



Le tourisme réinventé par ses périphéries ?

Philippe Bourdeau

► To cite this version:

Philippe Bourdeau. Le tourisme réinventé par ses périphéries?. Bournal F., Osorio M., Mao P., Gale T. Explorando las nuevas fronteras del turismo. Perspectivas de la invetigacion en turismo, Nire Negro, pp.31-48, 2012, 978 956 8647 07 0. hal-01002411

HAL Id: hal-01002411

<https://hal.univ-grenoble-alpes.fr/hal-01002411>

Submitted on 6 Jun 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

I. LE TOURISME RÉINVENTÉ PAR SES PÉRIPHÉRIES?

Philippe Bourdeau*

Résumé

Dans le contexte européen d'une tradition touristique établie depuis plus d'un siècle, le statut et les pratiques récréatives se transforment et se recomposent sur fond de multiples facteurs de changement culturel et d'incertitude climatique, énergétique, économique ou sécuritaire. Si certaines formes traditionnelles de tourisme semblent intangibles, et si d'autres sont annoncées comme des évidences pour le futur (parcs de loisirs, comptoirs de type Dubaï, croisières, tourisme spatial...), d'autres formes se font jour en explorant de manière explicite ou implicite des modèles de relation inédits aux temps, lieux et usages de l'Ailleurs. A mesure que le tourisme devient central dans les modes de vie, les économies et les territoires européens, il semble paradoxalement se diluer, se dissoudre et se dérober en tant que porteur de spatialité, de sociabilité et de temporalité spécifiques, voire même en tant qu'objet d'étude à part entière; ceci en même temps que les pratiques récréatives s'inventent de nouvelles formes et contours dans le temps, l'espace, la culture et l'économie. Ce faisant, ce sont à la fois les compétences des "touristes", des professionnels du secteur et des destinations qui se redéfinissent face à des enjeux de créativité, d'interactivité, de connectivité et de réactivité qui composent un après-tourisme.

Dans ce processus, les périphéries et confins au sens géographique et culturel offrent une matière privilégiée pour penser la refondation des pratiques et du sens du fait comme utopie. Car sur fond de réorientation de la boussole de la pensée en direction des Suds, ce sont bel et bien les périphéries qui deviennent le lieu privilégié de l'affirmation de nouveaux cadres de pensée et d'action. Les expériences pour (re)penser le tourisme de manière participative à l'échelle locale à partir des valeurs et identités culturelles de communautés d'accueil comme les Maori ou les Inuits ont à cet égard riches d'enseignements. Alors que le tourisme est pensé depuis toujours en termes de transfert de compétences de modèles et d'ingénierie du Nord vers le Sud, il n'est alors plus du tout incongru de reconsidérer cette évidence. Il convient alors de prendre acte du fait qu'à l'inverse, ce sont aujourd'hui des réflexions et expérimentations conduites dans des régions en cours de touristification comme la Patagonie qui peuvent contribuer à réinventer et à ré-enchanter l'univers du tourisme.

* Institut de Géographie Alpine, UMR PACTE-UJF, Grenoble, France.

Resumen

En el contexto europeo de una tradición turística establecida desde hace más de un siglo, el estatus y las prácticas recreativas se transforman y recomponen bajo múltiples factores de cambios culturales y de incertitud climática, energética, económica o de seguridad. A pesar de que ciertas formas tradicionales de turismo parecen intangibles, y que otras se presentan con seguridad como el futuro del turismo (parques de diversiones, mostradores como en Dubái, cruceros, turismo espacial...), otras formas están surgiendo a través de la exploración de maneras explícitas o implícitas de los modelos de relación inéditos con los tiempos, lugares y uso de los “allá” (sitios) visitados. A medida que el turismo toma una posición central en las formas de vida, las economías y los territorios europeos, paradójicamente parece diluirse, disolverse y ocultarse como factor de espacialidad, sociabilidad y de temporalidad específicas, e incluso como un objeto de estudio completo. Esto sucede al mismo tiempo que se idean nuevas prácticas recreativas y nuevas formas y contornos en el tiempo, el espacio, la cultura y la economía. De esta manera, son las competencias de los “turistas”, profesionales del sector y los destinos quienes se redefinen frente a los desafíos de creatividad, interactividad, conectividad y de reactividad que componen un post-turismo.

En este proceso, los lugares periféricos y de confines geográficos y culturales ofrecen una materia privilegiada para pensar en la refundación de las prácticas y de su sentido como utopía, ya que bajo la reorientación de la brújula del pensamiento en dirección al sur, los lugares periféricos son efectivamente los que se transforman en lugares privilegiados para la consolidación de nuevos marcos de pensamiento y acción. Experiencias para (re)pensar el turismo de manera participativa a escala local a partir de los valores e identidades culturales de comunidades de acogida como los Maori o los Inuits quienes poseen a este respecto abundantes enseñanzas. Siempre se ha pensado el turismo como transferencias de las competencias de los modelos e ingeniería del norte hacia el sur, no es por lo tanto del todo insensato reconsiderar esta evidencia. Conviene, por consiguiente, tomar este acto a la manera inversa, es decir, que las reflexiones actuales y las experiencias realizadas en las regiones en curso de turistificación como la Patagonia pueden contribuir a reinventar y a reencantar el universo del turismo.

Du local au global, le statut et les formes du tourisme se transforment et se recomposent dans un double mouvement de changement et de permanences. Ce processus recouvre de multiples schémas socio-culturels, économiques et géographiques, et conjugue rentes de situation et créativité débridée sur fond de multiples facteurs d'incertitude et de vulnérabilité climatique, énergétique, économique, sécuritaire ou sanitaire. Il présente de nombreuses contradictions dans ses formes, ses codes et ses interprétations possibles, d'une approche sous l'angle de l'innovation par et dans les confins à une représentation de « fin »

du consensus sur l'utopie et l'uchronie touristiques. En devenant central dans certains contextes sociétaux et territoriaux, le fait touristique peut sembler se diluer, se dissoudre et se dérober en tant que porteur de spatialité, de sociabilité et de temporalité spécifiques, voire même en tant qu'objet d'étude à part entière. Là encore, ce dépassement des cadres *ad hoc* construits par et pour le tourisme (vacances, station, visiteur...) n'est pas univoque. La lecture en termes *d'après-tourisme* tentée ici en rend compte de manière partielle, sans prétendre épuiser le sujet en termes d'enjeu de connaissance et de conceptualisation.

1. Intentions

Comment aborder la question du changement dans l'univers du tourisme? A quelles échelles temporelle, spatiale, culturelle, économique? A partir de quel appareil notionnel ou conceptuel? Selon quelle(s) grille(s) de lecture? Et bien sûr, quel(s) sens, quelle(s) interprétation(s) attribuer à cette dynamique de changement? Avec quels enjeux de construction de connaissance pour les sciences sociales?

C'est à ces questions que s'intéresse ce texte, à partir de réflexions qui portent sur des questions, des objets, des thématiques, des terrains et des notions émergents, ambigus, parfois encore illégitimes. L'objectif n'étant pas de créer une doctrine ou une prophétie du tourisme, mais de contribuer à ouvrir, inciter, provoquer, conforter la curiosité des sciences sociales pour une approche renouvelée d'un fait récréatif en recomposition.

Pour cerner les contours flous des nouvelles frontières du tourisme¹, pour appréhender les « hors-champs », les « au-delà » et les « en-deçà » qui mobilisent notre attention, il peut être productif de forcer le trait, qu'il s'agisse de radicaliser le point de vue, ou de prendre en compte ce qui peut relever de cas-limites. Les initiatives prises depuis le début des années 2000 dans le monde académique anglophone illustrent ce type de démarche, sans doute encore trop peu mobilisée en France: citons par exemple les colloques « *End of tourism* » (Angleterre, 2005) et « *Tourism after oil* » (Nouvelle-Zélande, 2006)... Cette radicalité est raisonnée, ce qui incite notamment à résister à la tentation d'annoncer trop hâtivement force nouveautés, ruptures et révolutions. Si le parti pris de départ consiste bien à raisonner en termes de mouvements et de transformations, y compris de manière hétérodoxe et à propos de « signaux faibles », il en faut donc pas négliger de prêter attention au jeu de relations qui s'instaure entre permanences, résistances, récurrences, résurgences et changements, dans la matérialité physique du tourisme (aménagements, flux...) comme dans ses représentations et ses imaginaires. Sans jamais sous-estimer ce qui demeure, ce qui résiste ou ce qui se renforce parmi les

¹ Cf. le numéro 170 des Actes de la recherche en sciences sociales de décembre 2007.

formes les plus classiques du tourisme. Des notions comme celles de transitions et de recompositions pourront alors nous être utiles, pour ne négliger ni les effets de mutation, ni les effets de structure. Ne pas lâcher la proie pour l'ombre doit aussi être une de nos préoccupations...

2. Hypothèses et thèmes de travail

Relevons tout d'abord un paradoxe (au double sens de contradiction et de proposition qui va à l'encontre de l'opinion courante): tout en devenant central dans les modes de vie, les territoires et les économies, le fait touristique semble se diluer, se dissoudre et se dérober en tant que porteur de spatialité, de sociabilité et de temporalité spécifiques, voire même en tant qu'objet d'étude à part entière. Mais ce paradoxe n'en n'est au fond qu'apparent: car on peut difficilement faire l'économie de l'hypothèse selon laquelle si le tourisme est un vecteur à part entière du processus de globalisation, il ne peut pas ne pas en recevoir des effets en retour.

Pour esquisser la manière selon laquelle cette relativisation du fait touristique peut se traduire dans ses pratiques, sa structuration et ses significations, je retiendrai succinctement deux perspectives: tout d'abord celle du dépassement de l'utopie et de l'uchronie touristiques; ensuite celle de la recomposition des relations Ici-Ailleurs.

2.1 Le dépassement de l'utopie et de l'uchronie touristiques

2.1.1 La fin d'un consensus?

Des craquements se font jour dans le consensus dominant sur le caractère positif du tourisme et sa « neutralité » idéologique et axiologique. Il en résulte une mise en cause de la « *suspension de la dimension historique* » (Dalla Bernardina) dont a longtemps fait l'objet/bénéficié le tourisme, en revendiquant l'élaboration d'un anti-monde utopique et uchronique, notamment marqué par l'abandon temporaire des rôles sociaux et des tensions ou frustrations qu'ils induisent. Alors que le tourisme s'est longtemps voulu « hors champ » vis-à-vis des affres du monde de tous les jours avec ses conflits, ses souffrances et ses injustices, cette posture paraît en effet de plus en plus relever du mythe, au sens de « parole soustraite à l'histoire » (Barthes, 1957) et de fait dépolitisée; ce qu'Edgar Morin avait résumé dans la célèbre formule « *la valeur des vacances, c'est la vacance des valeurs* ».

Ce retour au réel temporel, géographique, économique, social et politique se manifeste de multiples manières, et notamment par la construction d'une idéologique critique. On notera à cet égard que si la critique du tourisme est devenue un véritable marronnier pour les médias, elle s'est aussi renouvelée et amplifiée dans ses formes, ses termes, et sa portée, en dépassant largement les classiques postures distinctives dénoncées par les critiques de la critique. On voit ainsi s'énoncer des positions radicales qui dénoncent le tourisme comme étendard de la société du travail, secteur-clé de croissance pour le capitalisme

de production culturelle, vitrine des inégalités sociales et de l'asymétrie nord-sud. Au point de susciter de la part de l'OMT une tentative de campagne de réhabilitation du tourisme comme facteur de lutte contre la pauvreté, en associant le tourisme durable à une « *libéralisation à visage humain* » (OMT, 2006), instrumentalisation idéologique du tourisme qui apporte un peu plus d'eau au moulin de ses détracteurs...

Pour illustrer concrètement le dépassement du consensus sur le tourisme, on peut relever, de façon non exhaustive, quatre phénomènes:

- La banalisation des conflits dans le secteur touristique: si les conflits environnementaux autour de projets d'aménagement ou de pratiques récréatives controversées sont très classiques la multiplication des conflits sociaux depuis le début des années 2000 est une donnée relativement nouvelle: première grève des employés de remontées mécaniques dans les stations de sports d'hiver françaises (février 2004), suivie quelques mois plus tard (juin 2004) d'un conflit social très médiatisé dans les palaces de la Côte d'Azur à l'occasion du Festival de Cannes; première grève des salariés d'offices de tourisme (septembre 2005); première manifestation des travailleurs saisonniers à Chamonix (mars 2006); première grève des salariés du siège du voyageur FRAM (en 60 ans) en mai 2008... On peut noter à ce sujet que le tourisme est devenu une nouvelle terre de mission pour les organisations syndicales face à des problèmes récurrents notamment liés au travail saisonnier : précarité, travail illégal, conditions de logement, bas salaires...

- La fin du consensus sur les mobilités: il est banal de rappeler que le tourisme s'est construit et développé sur la base d'une idéologie « moderne » de rapport dominant à l'espace par la mobilité. Dans cette logique, la multiplication des déplacements et l'éloignement ostentatoire des destinations visitées sont classiquement analysés comme des facteurs-clés de rentabilité symbolique et de distinction sociale. « *A contrario* » un excès de mobilité est désormais interprété comme une figure de fuite impossible face à l'enfermement dans un monde clos —« *une planète pleine et sans espace* » selon la formule de Zigmunt Bauman (Baumann, 2000). Le tourisme jouerait donc un rôle de premier plan dans la diffusion d'une *junk mobility* dont l'exemple le plus caractéristique est représenté par des pratiques commerciales consistant à offrir un trajet pour l'achat d'un autre produit; citons par exemple: « *un mobile Samsung acheté: un aller-retour à New-York offert* » (Publicité Samsung 2007). Ce qui semble en jeu dans la contestation des mésusages (Ariès, 2007) de la mobilité, c'est d'abord une inversion de sens et de valeurs entre culture légitime et culture contestataire par rapport aux années 1960-1970. Dans une société alors dominée par la rigidité et la sédentarité, l'idéal de mobilité s'inscrivait dans un projet de démarcation ou de rupture notamment incarné par la figure du routard. Mais dans la société contemporaine qui s'empare de la mobilité comme instrument économique, projet de management et horizon idéologique de la mondialisation libérale, cette perspective se renverse, et les routards font plus que jamais figure de « troupes de choc du tourisme de masse » (J.-D. Urbain). C'est ainsi qu'en réponse à l'affirmation selon laquelle « *Dans un*

monde qui bouge, l'immobilisme est un désordre » (M. Lévy, PDG de Publicis), les militants de la Décroissance revendiquent « *Alors soyons le désordre!* » (Casseurs de pub, 2004).

- Le développement d'un « anti-tourisme », voire d'une « touristophobie », déployé(e) à toutes les échelles sur des modes plus ou moins agressifs, du simple « *Collectif anti-touriste* » (Source: Facebook) sur le thème « *tourist go home* » à la prise d'otage ou à l'attentat meurtrier, dont l'occurrence s'est banalisée depuis le début des années 1990. La principale conséquence de ce phénomène est la perte de l'« innocence » du tourisme face aux réalités du monde: le visiteur découvre avec surprise et embarras qu'il n'est plus nécessairement le bienvenu partout et en tout temps, et qu'il peut se retrouver piégé par le syndrome de « *haine de l'occident* » pointé par Jean Ziegler. Ce phénomène a pour corollaire une montée des thèmes sécuritaires dans le tourisme, et le renforcement de formes protégées et « fermées » de tourisme qui se mettent en retrait de l'espace public: parcs résidentiels, parcs de loisirs, croisières...

- Le rattrapage –et parfois le dépassement– du tourisme par des questions géopolitiques. L'exemple de l'île de Lampedusa, devenue en quelques années un « *Guantanamo de l'immigration clandestine* » où l'afflux de migrants clandestins venus d'Afrique dissout les usages et l'identité touristique dans des enjeux géopolitiques, sécuritaires et humains est emblématique: avec pour conséquence une chute de la fréquentation, pas de réservation pour l'été 2009 annonciatrices pour les acteurs économiques et politiques locaux d'une « mort du tourisme ». De fait, comme l'a noté Fr. Frangiali (OMT) « *migrations et tourisme sont de plus en plus imbriqués* » (conférence, Berlin, 2007), et la différenciation entre « vrais » et « faux » touristes (migrants clandestins) devient de plus en plus difficile, d'où notamment le renforcement des contraintes au voyage qui pèsent sur les voyageurs.

2.1.2. Crise du tourisme = tourisme de crise?

« *Fait social et spatial total* », et donc secteur transversal par excellence, le tourisme fait face à de multiples facteurs d'incertitude et de vulnérabilité, voire de crise, que ce soit sur le plan démographique (vieillesse de la population), climatique (effet de serre), énergétique (« fin du pétrole »), économique (précarité), identitaire (altérité anxiogène, culpabilité), sanitaire (pandémies) et sécuritaire (prise d'otages, piraterie, attentats sur les lieux touristiques). Sur fond de *sunphobia* même l'héliotropisme qui a porté l'imaginaire des vacances n'est plus ce qu'il était, tant la protection vis-à-vis des risques de l'exposition au soleil est devenue un enjeu de santé publique dans certains pays.

Ce processus n'est pas sans conséquences sur l'imaginaire et les pratiques récréatives, et induit des représentations a priori divergentes, mais de fait porteuses de la même eschatologie:

- d'une part l'idée d'une urgence résumée dans la réponse d'un expert de l'Agence Internationale de l'Energie à la question d'une journaliste de Libération

(11 mars 2008): « *Voyagez tant que vous pouvez maintenant car le coût des voyages en avion va devenir exorbitant!* »;

- d'autre part la représentation des touristes et de leurs attributs matériels et symboliques (l'automobile, l'avion, l'appareil photographique, les lunettes de soleil, les skis...) comme emblématiques d'un rapport au monde à la fois menaçant et menacé, comme l'illustre une image diffusée par les *Casseurs de pub* en 2008.

C'est dans ce contexte que les médias interrogent de plus en plus souvent les professionnels du tourisme sur le thème « *faut-il se priver de vacances pour épargner la planète?* »². A des degrés divers, le sentiment de responsabilité –voire de culpabilité– qui se fait jour, tout comme la relance du caractère anxiogène de l'altérité, se traduisent par des comportements de moins en moins anecdotiques. Toujours sans chercher à être exhaustif, on peut en évoquer deux figures particulièrement intéressantes par leur forme et leur signification:

- La première repose sur des tentatives de reconstruction du sens et de la justification de la mobilité récréative par le recours à des prétextes ou justifications à caractère éducatif (stages, séjours), professionnel (tourisme d'affaires), scientifique (recherches sur le terrain, voyages d'études et colloques...), humaniste ou encore militant: on arrive ici sur le terrain du *tourisme humanitaire*, du *volontourisme*, ou encore du *woofing*.... Ce qui semble en jeu dans ces déclinaisons d'un tourisme se voulant utile en se réclamant de finalités autres que récréatives, c'est par contraste la (re)mise en question d'un tourisme *gratuit*, ce qui constitue une relance inattendue d'une posture courante dans la période antérieure au XXe siècle, quand le tourisme pour lui-même n'était pas encore légitime.

- La deuxième de ces figures est l'évitement ou le renoncement au tourisme en totalité ou sous certaines formes: « *limiter ses déplacements de week-end* », « *ne pas prendre l'avion* », « *ne pas voyager en low-cost* »... Ce phénomène, que Jean Viard désigne comme une forme de relativisation du « *départ en vacances obligatoires* », recouvre de multiples situations individuelles et collectives, qui sont encore très mal connues. Par ailleurs, ce phénomène devient un axe de communication à part entière pour les services de promotion touristique des départements et régions sur fond de volontarisme environnemental et citoyen. En France par exemple, la campagne de communication « *Ne partez plus en vacances* » (Conseil général des Bouches-du-Rhône, 2007) invite un large public à rejoindre « *ceux qui ont décidé de rester* » par un jeu-concours sur le thème « *mes vacances à la maison* ». Sur un autre registre médiatique, les agences de presse britanniques diffusent même en janvier 2007 un communiqué selon laquelle le Prince « *Charles renonce au ski pour sauver la planète* ». Bien sûr, on n'oubliera pas non plus la figure d'un renoncement « subi » au tourisme qui se fait jour sur fond de rebonds de la crise économique...

² Source: <http://veilleltourisme.ca>, 8 octobre 2007, consulté le 10/07/2008.

La difficulté croissante à être touriste et plus encore à se reconnaître comme touriste qui est liée à ces deux figures pourra être interprétée comme une posture distinctive très commune. Mais celle-ci semble accentuée et dépassée par de multiples facteurs. On pourrait ainsi évoquer une « crise identitaire » du touriste, qui ne peut/veut plus s'assumer en tant que tel, et cherche à décentrer sa position et son regard par rapport aux sociétés visitées, en cherchant à accéder à une vision de l'intérieur du pays fréquenté, sur la base d'autres relations et médiations que celles induites par le dilemme « visiteur-visité » ou « client-prestataire » : relations éducatives, humanitaires, professionnelles, non-marchandes. De « voyeur » potentiel, le non-touriste voudrait ainsi espérer parvenir au statut de « témoin » accomplissant un acte citoyen, comme dans le cas des voyages solidaires organisés par des ONG ou des tours opérateurs « militants » en Palestine ou en Irak. De même, en refusant d'être simple « consommateur », il pourra se sentir « invité », comme dans le cas du *couchsurfing*, qui se présente comme vecteur de renouvellement du sens du voyage –rencontre « réelle » (au sens de non-virtuelle) tournée vers les échanges et l'hospitalité réinventée.

Il est évidemment possible d'interpréter ces mouvements comme autant de manifestations d'un *tourisme de crise* qui frapperait en priorité une fraction des classes moyennes et moyennes supérieures culpabilisées et inquiètes, tétanisées dans une posture de démission vis-à-vis du consumérisme touristique et de ses prédations environnementales et sociales. Mais il est aussi possible de le comprendre comme l'amorce d'un processus de transgression des limites (au sens de frontière et de norme) du tourisme, y compris dans leurs déclinaisons « durables », qui restent cantonnées sur une position d'horizon maximum de réforme possible dans le cadre du modèle économique et idéologique dominant. Il en découle une très grande inventivité en matière de pratiques et d'usages de l'espace, qui participe à une recomposition des relations Ici-Ailleurs.

2.2 La recomposition des relations Ici-Ailleurs

Le contraste avec le contexte potentiel de crise du tourisme qui vient d'être envisagé est flagrant si l'on examine le foisonnement dans les kiosques d'une presse spécialisée aux titres éloquentes, la plupart créés depuis le milieu des années 2000 : « *Voyageurs, un esprit d'ailleurs* », « *Globe-trotters* », « *carnets d'aventure* », « *désirs de voyages* », « *Ushuaia magazine* »... Il semble donc à juste titre que les vertus de l'Ailleurs –de préférence dans son acception lointaine– n'ont jamais été aussi célébrées qu'à l'heure actuelle. Pourtant, dans ce contexte de vitalité médiatique –que d'aucuns interprètent comme l'expression symptomatique d'un manque d'altérité– le rapport Ici-Ailleurs s'enrichit et se reconfigure en intégrant des pratiques, des représentations et des valeurs inédites ou renouvelées. Pour les désigner, on pourrait évoquer le thème d'une hybridation croissante entre pratiques, temps, lieux, économies touristiques et non touristiques, qui produit de multiples entre-deux là où prévalaient ruptures, frontières et spécialisation.

Les axes marquants qui se dégagent de ce phénomène relèvent de six registres

principaux, étroitement liés, que je me contenterai d'évoquer de manière succincte ici:

- L'essor des pratiques urbaines: De nombreux auteurs s'accordent sur le fait que le tourisme et les loisirs font désormais figure de médias majeurs de réécriture de la ville (Fgononi et Bucciani-Barakat, 2006), et celle-ci a été largement confortée comme destination touristique majeure à la fin du XXe siècle. Outre les formes classiques du tourisme urbain (culture, patrimoine, événements, shopping, affaires...), de multiples relectures de l'espace urbain sont à l'œuvre dans ce processus: pratiques diurnes ou nocturnes, souterraines (cataphiles) ou aériennes (stégophiles): autant de chemins de traverse propices à des expériences renouvelées visant à (re)découvrir une ville insoupçonnée, cachée, dérobée... A certains égards, la montée d'une « *urbanité sans bornes* » (Melvin Weber) s'accompagne d'un mouvement symétrique par lequel la ville cherche désormais en elle-même l'ailleurs naturel qu'elle trouvait auparavant en dehors d'elle. On retrouve ici le schéma d'un changement de nature de la ville sous l'influence d'une envie de nature (CERTU, 2006);

- La touristification des lieux ordinaires: ce phénomène consacre le dépassement de la partition binaire de l'espace qui a longtemps défini la division du monde entre zones « touristiques » (Pures / sacrées / pleines) et zones « non-touristiques » (impures, profanes, vides). A l'opposé des modèles traditionnels d'attraction touristique fondés sur le prestige du paysage et du patrimoine ou l'offre d'activités distinctives, un nombre croissant de villes petites ou moyennes et d'espaces périurbains sans tradition d'accueil cherchent en effet dans le tourisme une nouvelle voie de développement ou de requalification économique et territoriale. Tels qu'ils peuvent être observés à l'échelle locale, les enjeux d'introduction, parfois « au forceps », de références touristiques à partir de valeurs patrimoniales urbanistiques, culturelles, industrielles et paysagères redécouvertes ou (ré)inventées relèvent non seulement de stratégies de relance économique, mais aussi –et même surtout– de recherche de requalification identitaire par revalorisation du sentiment d'appartenance. Le réseau des « plus beaux détours de France », qui regroupe une centaine de communes « ordinaires » témoigne de la structuration de ce phénomène.

- Le renouveau des pratiques de proximité: on se situe ici à la fois sur le terrain de pratiques spontanées, de projets militants de relocalisation du tourisme à des fins de responsabilité environnementale, et sur celui d'un volontarisme porté par les acteurs du développement territorial. Les slogans qui font référence à l'intérêt ou la nécessité d'un tourisme de proximité tendent donc à se banaliser comme une revendication partagée: « *Si près, si loin* » (CDT Isère, 2003), « *Se sentir bien sans aller loin* » (CRT Rhône-Alpes, 2005), « *l'été sans bagnole* » (La Décroissance, 2006)... Souvent, c'est un télescopage d'images et de références entre le proche et le lointain qui se joue sur le thème « *Madagascar? Non, Jura!* » (Comité Départemental du Tourisme du Jura, 2008) ou à partir d'images croisées comme quand les visuels alpins se télescopent avec des astronautes, le monstre du Loch Ness ou King Kong... à Berne (Chemins de fer fédéraux suisses CFF,

2008). Nombre d'espaces proches se voient ainsi recodés avec une valeur ajoutée d'altérité: « *trekking dans les Cévennes* », « *marche nordique dans la Rhur* », « *les Ecrins, terrain d'aventures exotiques* », séjours dans des yourtes ou tipis dans le Limousin...

- Le développement des migrations d'agrément [*amenity migrations*], repose sur le choix d'un lieu de vie en fonction de critères récréatifs et non plus professionnels, attribuent de nouvelles fonctions et identités aux lieux touristiques traditionnels. Elles mobilisent aussi des références et des attributs touristiques –architecture, paysage, patrimoine, loisir, sociabilité...– dans la production de nouveaux lieux résidentiels situés dans des espaces sans forte tradition d'accueil. Ce double processus de convergence touristique-résidentielle est beaucoup plus qu'un simple indicateur de la reconversion de régions touristiques, industrielles ou agricoles. En effet, il participe à la recomposition en profondeur du « rangement du monde » (D. Retailé) installé au XXe siècle entre les espaces, temps et pratiques de l'Ici (ville, quotidien, travail) et de l'Ailleurs (nature, hors-quotidien, loisir). A l'idéal du départ en vacances semble alors se substituer celui de « *vivre à l'année dans une maison de vacances* » (Viard, 2006);

- Le recentrage sur le domicile des pratiques récréatives: au slogan « *do it yourself* » (années 18980-1990) qui a porté le développement du bricolage, de la décoration intérieure et du jardinage, s'ajoute de plus en plus le schéma « *do it at home* » (années 2010). Comme l'a montré Jean Viard, le domicile cesse d'être une entité fonctionnelle et devient le lieu par excellence non seulement de la sociabilité, mais aussi de la pratique individualisée de nombre de pratiques récréatives autrefois vécues à l'extérieur dans un contexte collectif: cinéma (home cinema), musique (home studio), sport (salle de gymnastique, pan d'escalade), baignade (piscine) et bien-être (jacuzzi, sauna...). Ceci en même temps que se rejouent les limites fonctionnelles et symboliques entre l'intérieur et l'extérieur (jardins et terrasses investis, meublés et décorés comme une « *nouvelle pièce de la maison* », « *terrasses d'intérieur* » (Castorama, 2009), mais aussi entre travail et loisir...;

- Et enfin pour mémoire le développement des usages non touristiques des équipements et espaces touristiques: les campings utilisés pour un habitat semi permanent, les tentes de randonnée « détournées » par les SDF, les équipements d'escalade récupérés par les forces de sécurité...

Une vue d'ensemble de ces phénomènes semble donner à voir un ré-enchantement (Equipe MIT) de l'Ici au fur et à mesure que l'Ailleurs se désenchante par perte de son altérité, ou au contraire par regain incontrôlé d'altérité en (re) devenant anxiogène. Il en résulte un processus de revalorisation/relance de ce qu'A. Moles avait désigné comme la « Loi d'airain » de la proxémie, à savoir la primauté axiologique de l'Ici et l'effet atténuateur de la distance sur la pratique et l'investissement psychosociologique de l'espace éloigné (Moles et Rohmer, 1998), loi un temps relativisée par la survalorisation symbolique et pratique de l'Ailleurs vis-à-vis de l'Ici.

La dé-différenciation (Lash, 1990) qui en résulte se traduit par un dépassement du système associés-distinct de l'Ici et de l'Ailleurs qui procède d'un réagencement de forme et de sens du rapport local-global, urbain-rural, proche-lointain, intérieur-extérieur, naturel-artificiel, touristique-non touristique, travail-loisirs, quotidien-vacances... Ce débordement des cadres socio-spatiaux établis fait la part belle aux espaces flous, à l'hétérogénéité des mailles et aux appartenances multiples qui peuvent être interprétés en termes d'interterritorialité (Vannier, 2008). Cette mutation est caractéristique de la post-modernité territoriale (Antheaume et Giraut, 2005), qui produit de multiples entre-deux en installant des continuités et des hybridations où prévalaient jusque-là des ruptures et des fragmentations spatiales, temporelles, culturelles et fonctionnelles. Bien sûr, ce mouvement ne va pas sans sursauts dialectiques, qui sont autant de tentatives pour réintroduire de la distance et de l'altérité entre l'Ici et l'Ailleurs: développement de pratiques interstitielles et buissonnières ; néo-patrimonialisation architecturale ou gastronomique; remontée de représentations dysphoriques d'une nature menaçante autant que menacée (Bourdeau, 2005); exploration du corps comme un Ailleurs à travers la prise de risque (« *Crash and learn. Ton corps est un labo, pas un musée* », publicité ACG, 2001); développement du tourisme d'aventure (« *partir ailleurs et autrement* »)...

La Touristification du quotidien qui incarne de manière emblématique le pas de deux Ici-Ailleurs a pour vecteurs non seulement des pratiques résidentielles reconfigurées sur le modèle de la *staycation* (« *être touriste chez soi* », autrement dit « *ne partez pas en vacances, vous y êtes déjà* »), mais aussi des pratiques récréatives inhabituelles, voire à caractère expérimental, portée par une inventivité débridée à propos de laquelle la formule « récréatif-récréatif » utilisée par plusieurs auteurs semble plus que jamais d'actualité. De multiples relectures des espaces et temps de proximité transfigurent ainsi leur banalité sur le mode « *sous les pavés la plage* », et donnent lieu à la (re)découverte d'expériences inspirées par le situationnisme (Debord, 1967). La randonnée urbaine de trois semaines « Ici e(s)t ailleurs » organisée en 2002 dans l'agglomération grenobloise par le collectif « Ici-même » et racontée dans un ouvrage intitulé « *les paysages étaient extraordinaires* » (Ici-même, 2004) comme une exploration des usages de l'espace public est emblématique de cette démarche: camping au pied des immeubles, hébergement chez l'habitant, « performances » et rencontres sur les marchés, collecte et diffusion de sons et d'images... On se rapproche ici d'un tourisme « expérimental » servi par une créativité ludique sans limites (Antony, Henry et Nystrom, 2005), et par une critique esthétique et idéologique dont le but explicite est de « *déjouer l'emprise touristique de tout voyage* » (Filhol et Maniglier, 2004); démarche mise en œuvre par exemple en visitant un site les yeux bandés, en prenant une photo toutes les 30 minutes, en s'intéressant aux casernes de pompiers ou aux aéroports plutôt qu'aux monuments historiques, etc. Ce faisant, on ne manque pas de retrouver dans ce phénomène les traces de l'« antivoyage » des années 1960 et 1970 (Cerf, 1974), avec en outre une dimension

ludique et provocatrice qui se décline sur de nombreux registres, comme par exemple dans le cas de la randonnée en montagne avec le topoguide cocasse des « *Cent plus bêtes* » (Tauveron, 2008), qui parodie avec talent le modèle des « *Cent plus belles* (ascensions) » de l'austère Gaston Rebuffat. Il semble donc plus que jamais pertinent d'interroger les dynamiques contre-culturelles, alternatives ou transgressives dans la mesure où elles constituent des réservoirs d'innovation touristique en débordant ou en inversant les cadres, les normes et les codes (géo)culturels *ad hoc* construits par et pour le tourisme. L'attention portée aux différentes formes de tourisme alternatif gagne ainsi à être étendue à l'idée d'alternative au tourisme.

3. Éléments de conclusion : vers un après-tourisme?

Pouvons-nous assimiler ce que nous observons à une « *fin du tourisme dans une économie des signes globale* » (Urry, 2002)? Ne s'agit-il pas plutôt d'un processus de subsumation du tourisme, qui renverrait à un changement d'échelle dans la prise en compte d'un objet individuel repensé dans un ensemble? La « *touristification généralisée* » annoncée par certains observateurs ne peut évidemment être prise au premier degré quand moins de 4% de la population mondiale a accès au tourisme... Le projet humaniste de démocratisation de l'accès au voyage est en effet loin d'être achevé face aux inégalités et dissymétries observables face à la mobilité, que Mimoun Hillali (2003) a résumé à l'échelle des rapports nord-sud dans la formule choc « *défolement des nantis versus refolement des démunis* ».

Pourtant, le tourisme comme projet moderne d'un monde qui « *est à tout le monde* » (Publicité FRAM) ne semble plus autant aller de soi. Pendant que le *low-cost* tient lieu par défaut de tourisme social, les formes les plus classiques de tourisme tendent à se généraliser sous des modalités « fermées » –« *gated tourism* »– qui se déclinent de l'élitisme (complexes hôteliers et résidentiels de luxe, tourisme spatial...) à la « démocratisation » (croisières, parcs récréatifs...), avec comme point commun la raréfaction des espaces publics ou partagés. Alors que l'« ordre touristique » se recompose du local au mondial, aussi bien sur le plan idéologique que politique, spatial, culturel, et économique, l'intégration de nouvelles grilles de lecture et de nouveaux indicateurs s'impose à l'observateur: citons de manière non-exhaustive la nouvelle dimension du concept d'Habiter travaillée par les géographes (Lazzarotti, 2001, Stock, 2004 et 2006); le passage d'un raisonnement en terme d'économie touristique à un raisonnement en terme d'économie pré-sentielle (Davézies et Lejoux, 2003) du fait du poids croissant des revenus de redistribution; ou encore le passage de la notion de « touriste » à celle de « récréatif » (Lajarge, 2006).

Comment penser et désigner la convergence de l'ensemble de ces recompositions du champ récréatif sans en masquer les contradictions? Si la notion de post-tourisme mobilisée par un certain nombre d'auteurs semble

pertinente à de nombreux égards, encore faut-il en distinguer deux acceptions quelque peu différentes:

- Au sens littéral, le post-tourisme peut être défini comme un processus de transition et de reconversion résidentielle des stations et régions touristiques, notamment illustré pour la France par les travaux de Jean Rieucan sur la Grande-Motte (Rieucan, 2000), de Philippe Violier sur la Baule (Violier, 2002), et par les réflexions au long cours de Jean Viard (Viard, 2000 et 2006). Cette approche inclut l'observation des nouvelles stratégies résidentielles des actifs et des retraités qui se déploient sous forme de migrations d'agrément sur des lieux touristiques; un phénomène qui témoigne de la généralisation de représentations cherchant à intégrer dans l'univers quotidien l'imaginaire, l'environnement, le mode de vie et la sociabilité des vacances (Urry, 2002 ; Viard, 2006), y compris au risque de phénomènes de repli fonctionnels, géoculturels et identitaires;

- Dans un sens élargi, le post-tourisme peut être défini comme un tourisme post-moderne, renouvelé par des phénomènes de réinventions et d'hybridations récréatives et géotouristiques qui font la part belle à l'hétérogénéité des nouveaux lieux mis en tourisme (Sarajevo, Dubaï, des mines de charbon...) et des nouveaux regards, pratiques et liens qui s'y déploient, notamment des jeux acceptés avec l'inauthentique, le spectacle, le superficiel, le kitsch ou l'éphémère. Cette acception du post-tourisme est très marquée par les travaux des chercheurs anglophones (Urry, 2002; Bauman, 2000; Feifer, 1985), mais se retrouve également dans l'approche des effervescences contemporaines par la sociologie de Michel Maffesoli (Maffesoli, 2003).

Ces deux formes de post-tourisme sont certes les plus accessibles à l'observation et à l'approche empirique au moyen d'études de cas, mais elles n'épuisent pas le sujet des mutations et transitions de la relation Ici-Ailleurs dans le cadre de nouveaux paradigmes récréatifs. Comment alors rendre compte du changement de statut des pratiques et lieux touristiques dans le jeu de dualités « crise du tourisme/tourisme de crise » et « tourisms alternatifs/alternatives au tourisme »? Comment « faire tenir ensemble » migrations d'agrément et nouvelles pratiques résidentielles, remise en cause de l'utopie et de l'uchronie touristiques, recherche de continuités entre pratiques (récréatives, sociales, culturelles, spatiales...) de vacances et pratiques quotidiennes, touristification des lieux ordinaires, néo-situationnisme récréatif, tourisme expérimental, nouveaux rapports ville-nature dans le cadre de la métropolisation, dépassement de la logique d'unité de temps, de lieux et d'action incarnée par l'idéal de station, montée des enjeux de responsabilité environnementale, sociale et éthique, tourisme utile, tourisme participatif...

Même si l'ensemble de ces processus ne se présente pas de manière univoque, une mise en perspective hypothétique des transformations, déclinaisons ou avatars du fait touristique peut être tentée à partir d'une quadruple grille de lecture:

- Le tourisme au sens strict, né avec la Modernité, reposerait sur une logique interne dans laquelle les notions d'accès à un lieu situé ailleurs, de découverte et

de visite sont centrales, nécessaires et suffisantes à la définition de l'expérience touristique, ce qui en ferait en quelque sorte un tourisme au premier degré. Le moteur d'intervention politique et socio-économique correspondant au développement et à l'accompagnement de ce tourisme se réfère à une rationalité essentiellement instrumentale (« *comment?* ») mobilisée par des questions d'infrastructures de transport et d'hébergement. Il s'inscrirait donc dans une logique de planification et d'aménagement d'espaces *ad hoc* fortement polarisés et polarisants, dont le haut-lieu patrimonial (monument, grand site) et la station seraient emblématiques;

- Le post-tourisme³, issu de la post-modernité, pourrait être défini à partir d'une logique interne de jeu et de transgression ludique (se) jouant de l'artifice, de l'inauthenticité, du pastiche, de la provocation et même du cynisme sur le mode du « *pourquoi pas?* ». Dans ce tourisme au second degré, le principal facteur d'attraction ne serait plus d'ordre géographique, paysager ou patrimonial, mais serait centré sur la sensation et l'expérience offertes par des événements, des spectacles, des fêtes, ou par des expérimentations récréatives débridées et hybridées, dans lesquelles le marketing de la nouveauté et l'animation joueraient un rôle central. Le parc de loisir, l'événement itinérant, le « spot » insolite et éphémère en seraient caractéristiques sur un mode spatio-temporel qui s'apparenterait à celui de l'enclave;

- L'hyper-tourisme, pensé à partir de la notion d'hyper-modernité (Lipovsky, 2006), constituerait une exacerbation technologique, géographique et culturelle du sens et des formes du tourisme moderne poussées à leur paroxysme, voire à leur saturation. Porté par une surenchère en termes de mobilité et de luxe sur le mode du « *plus loin, plus haut, plus fort, plus cher* », il accentuerait l'utopie et l'uchronie de l'insularité et de l'altérité touristique à grand renfort d'équipements ultrasophistiqués portés par une inflation instrumentale (« *Encore plus!* »). Sa logique souvent élitiste pourrait être illustrée par les nouvelles croisières, le tourisme spatial, les palaces sur-étoilés et les centres commerciaux ou récréatifs sur le modèle de Dubaï. [N.B. La distinction avec le courant post-touristique est à affiner]

- Le trans-tourisme, écho d'une transmodernité (Dussel, 1992; Grosfoguel, 2005; Rodríguez Magda, 2004; Ateljevic, 2008; Corneloup, 2010) constituerait quant à lui un « au-delà » du tourisme, porté par un dépassement des genres et des catégories habituelles visant l'exploration d'altérités négligées ou refoulées. Ce tourisme au troisième degré, volontiers normatif et inscrit dans une rationalité finalisée (« *pour quoi?* »), renverrait à des pratiques et représentations de la récréation marquées par un volontarisme éthique (social, environnemental, économique) et une recherche de cohérence existentielle, basées sur l'hybridation

³ Cf. le sens élargi évoqué *supra*.

de l'univers récréatif avec la vie quotidienne, l'agriculture, le patrimoine, l'art(isanat), l'éducation, le développement personnel et même la spiritualité. Porté par une logique de collectifs et de territoires apprenants, il s'inscrirait dans une figure de l'entre-deux entre quotidienneté et tourisme, registres amateur et professionnel, lieux ordinaires et touristiques, tout en étant marqué par une grande diversité de pratiques oscillant entre proximités et itinérances au long cours, entre esthétisation et militantisme.

C'est bien une cohabitation entre ces formes et forces actives dans le champ touristique qui devrait être envisagée. Ce que nous proposons d'appeler *après-tourisme* serait donc composite et regrouperait a minima trois modalités « mutantes » du tourisme moderne, catégories non exclusives puisque certains recoupements voire ambivalences entre elles ne sont pas à exclure. Dans ce contexte de « chantier » conceptuel, il s'agit bien d'ouvrir, d'inciter, de provoquer, de conforter l'intérêt des sciences sociales pour une approche renouvelée d'un fait récréatif qui ne cesse d'être, comme tout au long de son histoire, engagé dans de multiples processus de mutation, de transition et de recomposition qui ne vont pas sans permanences et inerties. Les enjeux de connaissance mobilisés sont d'autant plus stimulants qu'ils sont largement transversaux au champ des sciences sociales. A cet égard, une grande diversité de modes et grilles de lecture est possible en fonction des entrées disciplinaires et des champs retenus: la culture, l'économie, la politique, le temps, l'espace, le territoire. La question des régimes d'historicité (modernité, post-modernité, transmodernité), des régimes économiques (fordisme, post-fordisme) pourra être structurante pour certains, alors que pour d'autres ce seront des options d'ordre sectoriel, thématique ou appliqué qui prévaudront.

C'est à partir de cette pluralité et de cette plasticité que l'après-tourisme pourra être exploré comme une perspective de déconstruction d'évidences –qu'elles soient académiques, idéologiques ou socio-économiques. Quant aux périphéries et aux confins au sens géographique, ils offrent à n'en pas douter une matière privilégiée pour penser la refondation des pratiques et du sens du fait récréatif en tant qu'utopie. Car sur fond de réorientation de la boussole de la pensée en direction des Suds (Keucheyan, 2010), ce sont bel et bien les périphéries qui deviennent le lieu privilégié de l'affirmation de nouveaux cadres de pensée et d'action (Mignolo, 2000). Les expériences pour (re)penser le tourisme de manière participative à l'échelle locale à partir des valeurs et identités culturelles de communautés d'accueil comme les Maori (McIntosh, 2004) ou les Inuits (Blangy, 2010) sont à cet égard riches d'enseignements. Alors que le tourisme est pensé depuis toujours en termes de transfert de compétences de modèles et d'ingénierie du Nord vers le Sud, il n'est alors plus du tout incongru de reconsidérer cette évidence. Il convient alors de prendre acte du fait qu'à l'inverse, ce sont aujourd'hui des réflexions et expérimentations conduites dans des régions en cours de touristification comme la Patagonie qui peuvent contribuer à réinventer et à ré-enchanter l'univers du tourisme.

Bibliographie

Anthony R., Henry J., Nystrom A.-D. (2005). *Lonely Planet Guide To Experimental Travel*. Lonely Planet Publications.

Ariès P. (2007). *Le mésusage*. Parangon.

Ateljevic I. (2008). Transmodernity: remaking our (tourism) world?, in *Philosophical issues in tourism*, Tribe J. (ed.), Cannel view publications, Bristol, pp. 278-300.

Babou I., Callot Ph. (2007). *Les dilemmes du tourisme*. Vuibert.

Barthes R. (1970). *Mythologies*, Le Seuil.

Baumann Z. (2000). *Liquid modernity*, Polity.

Bialski P. (2009). *Intimate Tourism*. Solilang.

Blangy S. (2010). Co-construire le tourisme autochtone par la recherche-action participative et les TIC. Une nouvelle approche de la gestion des ressources et des territoires. Thèse de Géographie et aménagement de l'espace, Université Montpellier 3.

Bourdeau Ph. (2009). Amenity Migration as an Indicator of Post-Tourism; a Geo-cultural approach to the alpine case, in Moss L. A. G., Glorioso R. S., Krause A. (Eds), *Understanding and Managing Amenity-led Migration in Mountain Regions*, International Amenity Migration Centre & Banff Centre, pp. 25-32.

Caire G. et Rouillet-Caire M. (2003). *Tourisme durable et mondialisation touristique: une analyse critique de l'AGCS*. <http://sceco.univ-poitiers.fr/gedes/docs/martinique.pdf>, consulté le 9/06/2008.

Cazes R. (1992). *Tourisme et tiers-monde: un bilan controversé. Les nouvelles colonies de vacances?*, L'Harmattan.

Cazes G. et Courade G. (Dir.) (2004). Les masques du tourisme. *Revue Tiers monde* n°178, t. XLV, PUF.

Cerf M. (1974). *L'antivoyage*. Ed. Mercure de France.

Céron J.P et Dubois G. (2007). Limits to Tourism? A Backcasting Scenario for Sustainable Tourism Mobility in 2050, in *Tourism Hospitality Planning and Development*, 4(3), 189-208.

Christin R. (2008). *Manuel de l'antitourisme*. Yago.

Collectif (2003). *Guide du voyage utile, 200 adresses pour vivre le monde autrement*. Dakota éditions.

Corneloup J. (2010). Innover par la forme transmoderne, in Corneloup J. et Mao P., *Créativité et innovation dans les loisirs sportifs de nature*, Ed. du Fournel, pp. 72-98.

Dalla Bernardina S. (1996). *L'utopie de la nature. Chasseurs, écologistes et touristes*, Imago.

Davézies L. et Lejoux. P. (2004). *Un train peut en cacher un autre. Derrière l'économie productive, attention à l'économie présentielle*, 39e colloque de l'ASRDLF, 17 p.

Dubois G. et Ceron J.P. (2007). How heavy will the burden be? Using scenario analysis to assess future tourism greenhouse gas emissions, in Peeters P. (Ed).

- Tourism and climate change mitigation. Emissions*. Breda: NHTV, pp. 161-179.
- Dussel E. (1992). *1492, l'occultation de l'autre*. Les Editions ouvrières.
- Feifer M. (1985). *Going places*, Macmillan.
- Debord G. (1992) [1967]. *La société du spectacle*, Gallimard.
- Filhol M., Maniglier S. (2004). *Quelques règles pour le post-tourisme*, Archi-art.prod.
- Giraud C. (2007). Recevoir le touriste en ami. In *Les nouvelles frontières du tourisme, Actes de la recherche en sciences sociales* n°170, pp. 14-31.
- Grosfoguel R. (2005). The Implications of Subaltern Epistemologies for Global Capitalism: Transmodernity, Border Thinking and Global Coloniality. In William I. Robinson and Richard Applebaum (eds) *Critical Globalization Studies*, Routledge.
- Hillali M. (2003). *Le tourisme international vu du sud*. Presses de l'Université du Québec.
- Keucheyan R. (2010). *Hémisphère gauche. Une cartographie des nouvelles pensées critiques*. Zones.
- Lajarge R. (2006). Des parcs sans jardin et des récréatifs sans touristes?, In *Tourisme en campagne: scénarios pour le futur*, POUR n°191, pp.42-46.
- Lazzarotti (2001). *Les raisons de l'habiter, Habilitation à diriger les recherches*, Université de Paris 7-Denis Diderot.
- Lipovetsky G. (2006). *Les temps hypermodernes*, LGF.
- McIntosh J., Kanara Zygodlo F., Matunga H. (2004). Rethinking Maori Tourism. *Asia Pacific Journal of Tourism Research*, 9:4, pp. 331-352.
- Michel F. (2003). *L'autre sens du voyage, manifeste pour un nouveau départ*. Homnisphères.
- Moles A. et Rohmer E. (1998). *Psychosociologie de l'espace*, L'Harmattan.
- Mignolo W.-D. (2000). *Local histories/Global designs: Coloniality, Subaltern Knowledges and Border Thinking*. Princeton University Press
- Moss L A G (1994). Beyond tourism: The amenity migrants, in Mannermaa M Inayatullah S & Slaughter R. (Eds) *Coherence and chaos in our uncommon futures: Visions, means, action*, Finland Futures Research Centre Turku School of Economics and Business, Turku 121-128
- Rieucan J. (2000). La Grande-Motte, Ville permanente, ville saisonnière, *Annales de Géographie*, N° 616, p 631-654.
- Rodriguez Magda R.-M. (2004). *Transmodernidad*. Anthropos, Barcelona.
- Stock M. (2004). L'habiter comme pratique des lieux géographiques, *EspacesTemps.net*, Textuel, 18.12.2004 <http://espacestemps.net/document1138.html>
- _____ (2006). L'hypothèse de l'habiter poly-topique: pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles, *EspacesTemps.net*, Textuel, 26.02.2006 <http://espacestemps.net/document1853.html>
- Tourisme participatif (2008), *Revue Espaces* n°264, Éditions Espaces tourisme & loisirs.
- Tauvron J.-P. (2008). *Les 100 plus bêtes*, Libris.

Urbain J.-D. (1993). *L'idiot du voyage*. Payot.

Urry J. (2002). *The Tourist Gaze*, Sage publications.

Viard, J. (2000). *Court traité sur les vacances, les voyages et l'hospitalité des lieux*. L'Aube.

_____ (2006). *Eloge de la mobilité*. L'Aube.

Violier Ph. (2002). 2002, La Baule de la station au lieu de vie, in *Mappemonde* 66, pp. 20-24, Belin.